

Le P. Millériot, de la compagnie de Jésus, né à Troye en 1794, mort à Paris en 1801, fût un de ces serviteurs.

Depuis son entrée à la compagnie de Jésus, en 1845, sa vie n'est qu'un long apostolat. Il prend la résolution de se dévouer surtout au peuple, au *prolétaire*. Pour arriver à ses fins il tend à devenir un second P. Bridaine.

Sa journée se divise en deux parts; confesser, prêcher. En toute saison, il se lève à trois heures un quart; il dit sa messe, fait une méditation de deux heures, puis se rend à Saint-Sulpice.

Et là, dans la chapelle des Saints-Anges, de cinq heures à dix heures, il confesse, il confesse... Lui-même a déclaré entendre en moyenne plus de vingt-quatre mille confessions par an.

Le P. Millériot était un saint, ce qui donne toujours une physionomie à part. On ne l'oubliait jamais quand une fois on l'avait vu ou entendu. Il ne ressemblait à personne et il parlait comme pas un. Il ne visait pas à l'éloquence et souvent il touchait au sublime. Il était apôtre; il voulait convertir, arracher au mal, amener au repentir, à l'accomplissement des devoirs de tous les chrétiens. Il avait des traits, des échappés qui bouleversaient, qui faisaient rire, pleurer, se prosterner.

Un jour, prêchant en province une retraite pastorale, il parlait de la miséricorde :

« Messieurs, dit-il, une supposition : si cet imbécile de Judas, au lieu de se désespérer et de se pendre comme un niais qu'il était, fût allé trouver saint Pierre en lui disant : Veux-tu entendre ma confession ? Saint-Pierre eut répondu :—Agenouille-toi là, et commence.—Oh ! je suis bien malheureux, Pierre; j'ai vendu et trahi mon maître.—Tu n'as fais que cela ? moi je suis bien plus coupable que toi : je l'ai renié trois fois. Fais ton acte de contrition, je te donne l'absolution. »

L'étrangeté de l'idée, et surtout le ton pénétré du prédicateur, produisirent dans l'auditoire une émotion indescriptible.

Le P. Millériot ne refusait son ministère à personne. Que d'hommes de toutes les classes de la société, des militaires, des magistrats, des écrivains éminents trouvaient en lui un conseil, un père, un ami !

Mais le P. Millériot était surtout l'homme des ouvriers. Il connaissait leurs besoins, leurs faiblesses, leurs qualités; surtout il les aimait, et c'est pour cela qu'il trouvait si bien le chemin de leurs cœurs. Au milieu d'eux, il se sentait chez lui, il parlait comme en famille de leurs intérêts, de leur fatigue, de leurs enfants, etc.

Un jour le P. Millériot monte chez un paralytique, voltairien endurci. C'était la femme qui était accourue le chercher. Il s'installe au chevet du malade; il l'exhorte. Celui-ci à la fin s'impatiente, prend sa béquille et tape de tout son cœur sur les épaules.